



Hunt Institute for Botanical Documentation  
5th Floor, Hunt Library  
Carnegie Mellon University  
4909 Frew Street  
Pittsburgh, PA 15213-3890  
Telephone: 412-268-2434  
Email: [huntinst@andrew.cmu.edu](mailto:huntinst@andrew.cmu.edu)  
Web site: [www.huntbotanical.org](http://www.huntbotanical.org)

The Hunt Institute is committed to making its collections accessible for research. We are pleased to offer this digitized item.

*Usage guidelines*

We have provided this low-resolution, digitized version for research purposes. To inquire about publishing any images from this item, please contact the Institute.

*About the Institute*

The Hunt Institute for Botanical Documentation, a research division of Carnegie Mellon University, specializes in the history of botany and all aspects of plant science and serves the international scientific community through research and documentation. To this end, the Institute acquires and maintains authoritative collections of books, plant images, manuscripts, portraits and data files, and provides publications and other modes of information service. The Institute meets the reference needs of botanists, biologists, historians, conservationists, librarians, bibliographers and the public at large, especially those concerned with any aspect of the North American flora.

Hunt Institute was dedicated in 1961 as the Rachel McMasters Miller Hunt Botanical Library, an international center for bibliographical research and service in the interests of botany and horticulture, as well as a center for the study of all aspects of the history of the plant sciences. By 1971 the Library's activities had so diversified that the name was changed to Hunt Institute for Botanical Documentation. Growth in collections and research projects led to the establishment of four programmatic departments: Archives, Art, Bibliography and the Library.

# L'ARTISTE.

2<sup>E</sup> SÉRIE, TOME V, 25<sup>E</sup> LIVRAISON.

DIMANCHE 21 JUIN 1840.



ON S'ABONNE A PARIS,

Aux Bureaux de l'Artiste,

RUE DE SEINE-SAINT-GERMAIN, 39.



## MORT DE REDOUTÉ.



ous avons une triste nouvelle à donner à nos lecteurs : le plus habile peintre de fleurs de ce temps-ci, un homme excellent, d'une bienveillance inépuisable et du plus noble cœur, M. Redouté, est mort, vendredi dernier, à quatre heures du matin. Il était né à Saint-Hubert, en Belgique, le 10 juillet 1759, d'une famille déjà distinguée dans les arts. Son père, Joseph Redouté, a laissé de bons tableaux dans les églises de la Belgique. Son frère, Antoine-Ferdinand, était un peintre de décors très-remarquable : on a des travaux de lui à l'Elysée-Bourbon et au château de Compiègne. Quant à lui, Pierre-Joseph, c'était une de ces natures exceptionnelles qui sont grandes en naissant, qui s'élèvent toutes seules, si bien qu'elles n'ont presque rien à faire pour arriver tout de suite à la perfection. A six ans, cet enfant, d'une famille pauvre et honorable, était déjà un peintre ; à treize ans il quittait sa famille pour voir le monde, ayant à peine la cape et l'épée ; il visita ainsi, à pied et en dessinant, tout ce qui frappait sa vue, la Flandre et la Hollande, étudiant sans le savoir, gagnant sa vie au jour le jour, comme il la faut gagner quand on n'a pas vingt ans. Notre peintre avait posé sa tente dans une petite ville de la Belgique, à Villevorde, et là il acceptait tous les travaux : des tableaux pour les églises, comme son père ; les décorations pour les théâtres, comme son frère. Il en fit tant, qu'on le vint chercher pour travailler au château de Calsbourg, dans le duché de Bouillon, où il était déjà reconnu comme un artiste. Ainsi il arriva à avoir seize ans, et il se remit en mar-

che, toujours allant au petit pas, dans cette noble Flandre si fertile en chefs-d'œuvre. Chemin faisant, il fit le portrait du général Bender, gouverneur du Luxembourg. Le général Bender le présenta à son amie la princesse de Vornaco, et celle-ci, trouvant notre jeune homme en train de parvenir, lui donna des lettres de recommandation pour la ville de Paris ; mais, arrivé à Paris, il avait perdu ses lettres, et il se trouva là-dedans tout seul à peu près ; seulement il allait voir de temps en temps son frère aîné, qui le faisait travailler à ses décors. C'était le temps de l'opéra-comique ; l'on employait alors beaucoup de bouquets de roses, beaucoup de bancs chargés de mousse, de cabanes pour *Colinette et Lubin* ; tout le drame de cette époque se passait au bruit des jets d'eau, sur la verdure des parterres, et vous pensez si Redouté laissait cet honnête drame manquer de fleurs !

Ainsi se révéla peu à peu cette vocation qui devait mener Redouté si loin. Il aimait les fleurs par instinct, comme le modèle fugitif et éternel de la beauté. Bien jeune encore il s'arrêtait devant ces douces images, et il se prenait à être triste quand il songeait que cette grâce idéale passait si vite et que le frère chef-d'œuvre perdait en même-temps la forme, la couleur et le parfum qui en est l'âme. Aussi à force de les aimer il finit par les comprendre, ces passagères créations du printemps ; il les dessina d'abord comme le peintre dessine le cadavre, commençant par les plus imperceptibles secrets de la charpente et dessinant anatomiquement, pour ainsi dire. Ses premiers dessins étaient déjà si parfaits qu'ils furent publiés comme des modèles de l'art de dessiner les fleurs. Une fois que sa vocation fut trouvée il alla vite. On publiait en ce temps-là l'*Iconographie botanique*, et tous les savants demandèrent bientôt qui donc était ce nouveau venu qui donnait aux fleurs leur physionomie la plus vraie et la plus simple.

Grâce à ce nouveau venu, ce qui n'était autrefois dans les livres qu'une image indéfinie, un ornement, une espèce de hasard colorié, était devenu un portrait solennel. Cet homme a plus fait pour la science de la botanique que bien des savants, malgré tout leur mauvais latin. Le savant arrive dans la prairie, brisant ce qui se rencontre sur sa route ; il entasse l'une sur l'autre, sans goût, sans choix, sans esprit et sans grâce, toute fleur qui tombe sous sa main ; il jette dans les catacombes de son herbier les créations les plus charmantes qu'ait jamais fécondées la douce rosée du ciel ; puis enfin, rentré chez lui, il étend toutes ces victimes de la science sur le lit de Procuste ; elles sont soumises à mille tortures, et sur le papier qui les recouvre comme un linceul, c'est à peine si vous pouvez reconnaître dans ces pâles spectres les émeraudes étincelantes du mois de mai. Redouté, au contraire, se



mettait à genoux devant la fleur, il l'adorait comme on adore une maîtresse jeune et respectée, la contemplant de loin dans une muette béatitude, la pleurant quand elle n'est plus là; mais, absente ou présente, gardant son image dans son cœur. La fleur n'avait rien à craindre de ses mains, de son souffle; elle se balançait librement sur sa tige, et lui, il la saisissait dans les poses qu'elle aimait le plus, il l'entourait du plus doux feuillage, du rayon de soleil le plus transparent et le plus calme, il respectait les moindres détails de cette beauté divine : l'épine et la mousse, l'insecte caché dans le calice de la fleur, le papillon posé sur elle, la goutte d'eau tombée du ciel; c'était une image envoiante et complète; et quand le portrait était achevé, la fleur coquette se redressait plus fièrement sur sa tige, le papillon revenait de plus belle confondre ses couleurs avec ces heureuses couleurs; tout était joie, mystère et parfum dans ce parterre, que le botaniste eût attristé en le dépouillant. Telle a été l'œuvre de Redouté, telle a été l'heureuse contemplation dans laquelle il a passé sa vie. Le célèbre Gérard Van Spaendonck, peintre du cabinet du roi Louis XVI, un de ces hommes qui présentent la nature sans la savoir tout à fait, fut frappé des premiers de la grâce et de la vivacité de notre jeune peintre, et pour commencer, il lui confia tout de suite les vingt dessins que le peintre ordinaire du roi devait ajouter chaque année à la collection royale : car c'était là une chose fondée depuis Louis XIV, chaque année, le peintre ordinaire du roi devait ajouter une vingtaine de fleurs aux fleurs déjà conquises. Elles avaient alors droit de cité dans les jardins, hors des jardins. Ceci nous paraît digne de remarque : depuis tantôt 200 ans que le grand roi est mort, si chaque année la collection s'était augmentée de vingt dessins de fleurs par les premiers peintres, nous posséderions, sans contredit, la plus magnifique collection qui soit au monde. Mais, hélas! les rois qui tombent et les révolutions qui s'élèvent ont bien autres choses à faire que des dessins de fleurs.

En ce genre de dessin, Redouté a créé l'aquarelle. Il avait remarqué tout de suite que la peinture usitée en pareil cas, la gouache, était peu durable, qu'elle passait sous le souffle et sous le toucher de l'homme, presque aussi fugitive qu'une fleur véritable. Grâce à l'aquarelle, le jeune peintre arriva facilement à donner à ses fleurs non-seulement tout l'éclat, mais encore toute la fermeté et toute la durée désirables. Aussi fut-il nommé dessinateur du cabinet de la reine Marie-Antoinette. La jeune et belle reine aimait les fleurs, elle les cultivait de ses mains; elle passait au Petit-Trianon la plus grande partie de sa vie, oubliant la royauté, qui ne devait pas l'oublier, hélas!... Si Marie-Antoinette eût vécu, Redouté eût été son premier peintre. Mais la révolution arriva qui dispersa toutes choses, et les

reines et les fleurs; elle entra en hurlant dans les jardins de Versailles et dans la chambre de la reine, elle renversa à la fois le trône et les bosquets, laissant sur son passage des haillons et des têtes coupées. Le moyen de dessiner des fleurs quand c'est Danton qui règne et quand on a été le peintre de la reine Marie-Antoinette? \*

Toutefois sa persévérance, sa patience, son zèle et son amour pour l'étude, ont sauvé Redouté de toutes les fureurs de cette époque; il a côtoyé d'un pas calme et tranquille toutes les passions furibondes; il n'a été mêlé à aucun de ces orages qui emportaient toutes choses; et comme, même sous la terreur, les jardins ont fleuri, comme le printemps de 1793, ceci soit dit à la honte du printemps, n'a manqué ni de roses ni de tulipes, le jeune peintre est resté à l'œuvre, et l'on ne saurait dire tout ce qu'il a fait en ce temps-là. Il a travaillé à toutes les œuvres importantes de la botanique, il a fait les fleurs de la *Flora Atlantica* de M. Desfontaines; il a dessiné les plantes rares du jardin de Seltz, celles du livre de M. de Candolle, celles des ouvrages de Michaux père. La *Flora Borcalis Americana*, et l'*Histoire des Chênes de l'Amérique Septentrionale*, sont remplies des dessins de Redouté; on lui doit aussi les dessins de la première édition des *Arbres et Arbustes* de Duhamel, et les dessins de la *Botanique* de J.-J. Rousseau. Redouté était partout, dans toutes les parties du monde, marchant d'un pas sûr du connu à l'inconnu, passant de la fleur à la plante et de la plante au grand arbre, commentant le poète, expliquant l'histoire de la nature; il saisissait le printemps au passage, et, sous les neiges même de l'hiver, découvrait la mousse légère et grelottante. Une fois la plupart de ces grandes œuvres accomplies, il arriva qu'enfin cet homme, abandonné à lui-même, trouva un autre protecteur digne de lui, une reine de France, mais une reine de France protégée et défendue : l'impératrice Joséphine elle-même.

Sa Majesté s'était fait, à la Malmaison, son petit lit de feuillage et de fleurs; là elle recevait, heureuse et triomphante, le glorieux souverain. Redouté devint à son tour, par droit de conquête, le roi tout-puissant de ces beaux jardins. Un an après le couronnement, il était nommé peintre de fleurs de l'impératrice, et toute la Malmaison fut en fête. A sa vue, les oranges laissèrent tomber leurs blanches fleurs, les serres s'ouvrirent d'elles-mêmes pour montrer leurs plus rares trésors; les plates-bandes vinrent jusqu'à ses pieds, en courant comme de jolis enfants empressés qu'on les regarde. Ces pauvres petits êtres, qui tremblaient même devant le sourire de l'empereur, se sentirent abrités et défendus par ce grand peintre qui leur était donné. De son côté, Redouté se sentit aussi à l'aise à la Malmaison qu'il l'avait été au Petit-Trianon. Il parcourut ces beaux domaines avec un noble orgueil; il se disait que désormais il était à l'abri, lui et ses fleurs, de toute révolu-

tion. En effet, l'Empire pouvait couler; mais qui donc eût osé porter des mains profanes sur le royaume bourgeois de la bonne Impératrice? Vain espoir! celle-ci fut encore plus malheureuse que ne l'avait été celle-là. A la première reine de Redouté on avait coupé la tête; à la seconde reine de Redouté on brisa le cœur. Le divorce fit à l'une ce que le bourreau avait fait à l'autre; et de ces deux Majestés insultées, c'est peut-être l'impératrice Joséphine qui a le plus souffert. Quant au jardin de la Malmaison, ô vanité des grandeurs humaines! il n'en reste pas un seul vestige: le palais a été renversé et vendu pièce à pièce; les jardins ont été coupés en petits carrés de quelques toises à l'usage des bourgeois; pas une de ces fleurs arrosées par la main impériale et dessinées par Redouté, pas même la blanche marguerite dans les prés, qui n'a pas besoin de culture, n'a été épargnée et respectée par les dévastateurs; pas un brin ne reste du gazon que l'Impératrice a foulé.

Ce fut avec la projection de la nouvelle souveraine que Redouté osa entreprendre un des plus grands livres et des plus difficiles qui aient été publiés dans ce siècle, ses *Liliacées*, qui lui ont fourni quatre-vingt livraisons, c'est-à-dire huit volumes grand in-folio, chacun de ces volumes renfermant soixante planches; en un mot, quatre cent quatre-vingt-six tableaux de la plus parfaite exécution. Jamais l'art du dessin, appliqué à l'histoire naturelle, n'avait été poussé plus loin. Cette illustre famille des *Liliacées* avait pris, sous la main du peintre, une vigueur nouvelle: l'éclat, la grâce, la profusion, répandus dans ce beau livre, en ont fait une merveille inestimable dans toutes les bibliothèques des riches amateurs. Ainsi en avait jugé l'empereur Napoléon: il était si fier de ce livre, qu'il l'avait envoyé en présent non-seulement à tous les rois de l'Europe, mais encore aux artistes et aux savants les plus distingués de son empire. A peine avait-il achevé ce grand livre, que Redouté, qui ne se reposait jamais, publia en deux volumes grand in-folio les plantes du jardin de la Malmaison; vint ensuite la Flore de Navarre, et un grand nombre d'ouvrages d'iconographie botanique, qui ne forment pas moins de cinq cents figures coloriées. Il faut citer en même temps, parmi ces beaux ouvrages, l'*Histoire des Arbres forestiers* de l'Amérique Septentrionale, par André Michaux; l'*Histoire des Champignons* et l'*Histoire des Plantes grasses*, par M. de Candolle. Quant à sa *Monographie des Rases*, cet ouvrage seul eût suffi à la popularité d'un peintre. C'est là, sans nul doute, la plus aimable histoire qui se soit jamais écrite, et Redouté seul était capable de l'entreprendre. Tous ces grands ouvrages, qui resteront comme des chefs-d'œuvre dans leur genre, et que personne ne referra désormais, ont été menés à bonne fin par un procédé que Redouté lui-même avait découvert. Ce procédé qui est simple, mais qui demande de grandes précautions dans son application, consiste en ceci: Vous

mettez au pinceau, sur la planche d'une gravure, les couleurs primitives; vous les imprimez ensuite en répétant le même procédé à chaque tirage; après quoi les figures sont retouchées au moyen d'une teinte plate transparente qui laisse ressortir les ombres de la gravure. Voilà comment tous ces beaux dessins de Redouté, dont chacun eût composé un tableau à part, ont été publiés avec tant de succès.

Qui le croirait? cette longue suite de publications n'empêchaient pas notre illustre peintre de se montrer à toutes les expositions de peinture parmi les plus infatigables et les plus heureux athlètes des beaux-arts. Il avait dans la grande galerie du Louvre une place qu'il avait acquise. C'était son bien. Là, le public accourait chaque année comme dans un parterre où il était sûr de rencontrer les plus belles fleurs. Cette année encore la place était glorieusement occupée, et pour la dernière fois. A force de succès, de gloire, de gaieté, et surtout à force de bonhomie, Redouté était devenu l'ami et le compagnon de tous les grands peintres de son temps; comme il leur rendait justice à tous, comme il ne portait envie à personne, au contraire, comme il était le premier à les vanter tous et à se mettre à l'abri de leur gloire, ils l'avaient tous adopté comme un frère, et ils l'aimaient tous, autant que pouvaient aimer quelqu'un ces grands génies qui se disputaient la faveur impériale.

Ainsi David lui-même avait laissé tomber des regards d'admiration sur les fleurs de Redouté; Girodet l'avait consulté pour l'*Endymion endormi*. Ce malheureux Gros, que Redouté a tant pleuré, lui disait souvent qu'il était bien heureux d'avoir des modèles si patients, et quand Redouté se plaignait que le soleil lui eût fané quelque'un de ses modèles: Je voudrais bien te voir, lui disait Gros, obligé de faire le portrait de Sa Majesté l'Empereur et Roi tout bronzé par la bataille! Gérard aussi, cet homme qui a eu tant d'esprit qu'il en est devenu un grand peintre, aimait Redouté d'une assez vive amitié, et ce devait être un spectacle plein d'intérêt de voir réunis ces deux hommes si distingués, et pourtant d'esprits si divers. L'un, c'était M. Gérard, habile et fin, courtisan assidu de la gloire et de la royauté, qui a songé toute sa vie à la fortune; l'autre simple et bon et naïf, qui n'a jamais songé qu'aux fleurs de son parterre, qui ne s'est guère inquiété toute sa vie que de ses héliotropes et de ses roses, jardinier avant tout, et qui eût donné même sa croix de la Légion-d'Honneur pour quelques belles plantes inconnues dont on eût décoré son jardin: l'un qui a toujours vécu dans le monde, et dans le plus grand monde, bel esprit, éloquent, élégant, entouré de tout ce que le luxe et la renommée peuvent donner d'éclat et d'honneurs de tout genre; l'autre, au contraire, vivant avec quelques amis, se levant de bonne heure et se cou-



chant avec le soleil, loin du bruit et des pompes de ce monde qu'aimait tant M. Gérard; heureux chacun à sa manière, mais celle de Redouté était la bonne. Parmi les amis de Redouté, il faut encore nommer ce bon Talma; et entre eux deux, quand celui-ci avait été bien terrible, quand celui-là s'était bien trempé les pieds à la rosée du matin, c'étaient de longues conversations remplies des plus admirables naïvetés; et certes, à les entendre rire comme des fous l'un et l'autre, et rire de rien, nul ne se fût douté que c'étaient là le plus grand tragédien et le premier peintre de fleurs de leur temps. Ce que Redouté a produit en sa vie de tableaux à l'huile et d'aquarelles ne saurait se dire; lui-même il l'ignorait, et quand, plusieurs fois, nous l'avons interrogé à ce sujet: Pardieu! nous disait-il, fais-moi l'amitié de me dire combien tu as écrit de lignes dans la vie. Ses œuvres ont été recherchées avec un rare empressement; il n'est pas une galerie moderne qui n'en possède quelques-unes. Vous les recontrez dans les plus belles maisons de l'Europe, toujours à la place la plus honorable, dans le salon de la maîtresse de la maison, surtout quand la dame est jeune et belle.

Et notez bien que pas une de ces œuvres ne se ressemble; ce sont toujours, il est vrai, les plus belles fleurs de tous les jardins; mais la grâce, l'incroyable variété avec lesquelles le grand peintre savait disposer les fleurs de son immense corbeille, ont suffi pour donner à chacune de ses compositions l'aspect qui lui est propre; c'est toujours et ce n'est jamais la même fleur, comme fait un peintre de portraits qui ne représente jamais la même femme. Redouté savait donner à ses modèles les poses les plus charmantes; il les surprenait à toutes les heures du jour, celle-ci dans son bouton, celle-là cachée sous la feuille, cette autre élégante et fière qui s'élançait sur sa tige. Il combinait avec un art dont il ne se doutait pas les admirables nuances de nos parterres, il appelait à son aide toutes les harmonies des campagnes; il était l'ami et le compagnon des plus grands horticulteurs de l'Europe. Pas une serre ne lui était fermée, pas un jardin ne lui était étranger, pas une plante ne lui était inconnue; et de même que chez le grand Cuvier, le roi légitime du vaste domaine défriché par Plinè et Buffon, se rendaient tous les animaux de la création afin que Cuvier leur dit leur nom et leur vertu, de même aussi toutes les plantes qui vivent sous le soleil, les lianes de l'Amérique et les lichens d'Islande, arrivaient chez Redouté en toute hâte; et lui, dès qu'il les avait vues, il savait leur nom, leur grâce, leurs harmonies et leurs amours. Il a ainsi contribué à populariser toutes les fleurs nouvellement écloses, il les a rendues possibles. En même temps qu'il devinait les unes il défendait les autres. C'est ainsi qu'il a protégé jusqu'à la fin l'Impériale, l'Hortensia, qui portait le nom de sa reine bien-aimée, et les beaux Lis qui ont disparu du jardin

des Tuileries; car, n'est-ce pas une chose honteuse, je vous prie, que les fleurs soient mêlées à nos haines politiques? N'oublions pas non plus, mais comment ne rien oublier dans une vie si remplie? que Redouté était un des professeurs les plus suivis du Jardin-des-Plantes. Autour de lui se réunissaient les plus jeunes et les plus belles dames parisiennes, et alors, par un miracle que la passion seule sait donner, l'honnête Flamand, dont la parole était d'ordinaire si embarrassée, si confuse, devenait presque éloquent. Mais quoi! il parlait de ses fleurs!

Nous avons dit qu'il était pauvre, et, en effet, toute sa fortune consiste en quelques arpents de vieux bois que lui avait accordés, en échange de quelques arpents de terre, dans sa munificence inépuisable, le roi Charles X, ce bienveillant gentilhomme que les arts ont perdu et qu'ils n'ont pas remplacé. Sur le bord de ce bois, Redouté s'était bâti, tant bien que mal, une maison, et il avait planté un jardin admirable. Ce jardin-là, c'était sa caisse d'épargne, son trésor, trésor d'un printemps, caisse d'épargne d'un jour. Là, il passait quelques mois de l'année, heureux et tranquille, travaillant comme un manœuvre et préparant ses chefs-d'œuvre de l'hiver. Cette année encore, Redouté avait envoyé à l'exposition du Louvre un de ses plus beaux tableaux. C'était une grande composition, achetée par le roi, et qui ne sera pas un des moins beaux ornements du château de Neuilly ou de Saint-Cloud; mais, soit qu'il eût confusément la conscience de sa fin prochaine, soit qu'il voulait finir par un de ces grands travaux qui n'appartiennent qu'à la jeunesse, Redouté était tourmenté d'une idée qui ne le quittait pas depuis cinq ans, et avec laquelle vous verrez tout à l'heure qu'il est mort. Il avait commencé, il y a de cela longtemps, un très-grand tableau à l'huile; de ce tableau, Gérard lui-même, l'ami de Redouté, avait fait les figures, et pour le dire en passant, c'étaient de très-belles figures de Gérard. En vain Redouté avait-il prié et supplié que ce tableau lui fût commandé, disant que c'était là sa dernière œuvre, qu'il voulait se reposer après, et qu'ainsi il laisserait après lui un chef-d'œuvre impérissable; on n'avait guère fait attention aux prières du vieux peintre. Tous étaient sourds, tous répondaient que c'était trop entreprendre, qu'un tableau à l'huile était bien difficile, et l'on remettait ce vieillard à une autre année, comme s'il avait le temps d'attendre. A la fin, cependant, les gens qui gouvernent les beaux-arts, Dieu sait comme, avaient paru mieux disposés. Plusieurs hommes puissants des deux Chambres, tout étonnés qu'on s'adressât à leur influence pour protéger une pareille gloire, avaient donné bon espoir à l'illustre maître. Chose étrange et lamentable! au milieu de ces quatre cent mille francs accordés aux encouragements des lettres et des beaux-arts, sur cet argent, dont le seul bruit fait monter la rougeur à tous les fronts, on ne trouvait pas douze

mille francs à donner à Redouté, non certes pas comme une aumône dont il n'aurait pas voulu, car il était fier, mais comme le juste salaire d'un long travail! Voilà pourtant à quoi en était réduit cet homme, le favori de trois reines, car Sa Majesté la reine des Français, la bonne reine, l'entourait de sa protection; il en était réduit à solliciter du travail, comme d'autres sollicitent des pensions, des pensions anonymes, des pensions que personne n'avoue, ni celui qui les reçoit ni celui qui les donne; d'autres pensions que l'on emporte comme si l'on faisait un vol, et dont il faut se défendre comme d'une accusation capitale! Les choses en étaient là; sollicité de toutes parts et même par des membres honorables de sa famille, le ministre se décidait enfin à faire une excellente affaire avec M. Redouté, lorsque dans les bureaux de l'intérieur, un rapport malveillant sur le grand artiste est venu déranger le frère échafaudage de son dernier bonheur. On a dit, et je ne veux pas nommer celui qui a dit cela, c'est un membre honoraire de l'Institut, dont M. Redouté n'était pas! on a dit au ministre que M. Redouté ne savait pas peindre à l'huile! et alors voici ce qui est arrivé:

Tout l'ambition de M. Redouté, sa dernière ambition, se résumait dans ce tableau qu'il voulait faire: tant de promesses lui étaient venues de toutes parts, que maintenant il y comptait, il en était sûr. Il se félicitait tout haut de sa bonne fortune. Il se préparait déjà à partir pour sa maison des champs, pour son beau jardin qu'il ne devait plus revoir. Ses fleurs l'attendaient, disait-il, elles voulaient le revoir, elles allaient poser devant lui, plus belles et plus épanouies que jamais. Il nous disait cela il n'y a pas encore huit jours! Enfin, enfin, jeudi passé, pas plus tard, M. Redouté était seul chez lui, sa femme et sa fille étaient sorties. On frappe à la porte, on lui remet une lettre avec le timbre du ministère de l'Intérieur. O bonheur! Je tiens donc enfin mon ordonnance! s'écrie le vieillard. Aussitôt, d'une main tremblante de joie et d'émotion, il brise le cachet fatal. — La lettre (lisez-la bien) contenait ceci:

A Mademoiselle Redouté.

Paris, le 15 juin 1840.

Mademoiselle, j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire afin de m'engager à confier à M. Redouté, votre père, l'exécution d'un tableau de fleurs dont le prix serait fixé à 12,000 fr.

Il m'eût été agréable, Mademoiselle, de répondre au désir que vous m'avez exprimé; mais la situation des fonds dont je dispose pour encouragement aux beaux-arts ne m'en offre pas les moyens, et j'ai le regret (c'est le remède qu'il faut dire) de ne pouvoir commander à M. Redouté le travail qu'il voudrait obtenir.

Agréez, etc.

Le ministre, secrétaire d'État de l'Intérieur,  
DE REMUSAT.

2<sup>e</sup> SÉRIE, TOME V, 35<sup>e</sup> LIVRAISON

La lettre tomba des mains de Redouté; sa fille, en rentrant, le trouva comme écrasé par cette affreuse nouvelle, à laquelle ses amis n'avaient pas eu le temps de le préparer. — Mon père en mourra, me disait-elle le jeudi 19 juin. — Le lendemain, son noble père était mort! Avec l'ingénieuse et adorable tromperie d'un père, Redouté s'était efforcé d'être plus gai qu'à l'ordinaire, il s'était retiré un peu plus tard que d'habitude; mais, une fois seul, la douleur avait été la plus forte. et ce brave homme d'une santé si ferme et si robuste, qui avait conservé dans un âge si avancé toute la verve, toute la vigueur de la jeunesse, il était mort d'un coup de sang. Ceux qui ont été sourds à cette dernière prière, ceux qui ont refusé du travail à ce vieillard, ceux-là doivent être bien malheureux à cette heure. Je voudrais bien, pour leur peine, qu'on leur fit voir un tableau de Redouté, peint à l'huile, qui est à notre disposition: ils verraient si Redouté ne savait pas peindre à l'huile. Mais enfin le voilà mort. Ce sera un grand débarras, n'est-ce pas, pour le ministère des beaux-arts!

Redouté est mort trois mois après Vandœl. C'est maintenant surtout que l'on peut dire: *L'année a perdu son printemps.*

J. JANIN.

## L'ORANGERIE DU LOUVRE.

for Botanical Documentation

EXPOSITION DE L'ACADÉMIE DE L'INDUSTRIE.



« Au dernier, Jules Janin est fait ici, sans y penser, un peu au hasard, comme il l'a dit lui-même, le poète de l'industrie. Il a su animer de je ne sais quel feu et quel attrait cette reine encore presque méconnue en France; il l'a parée d'atours un peu mondains; après les plus graves discours, il n'a pas craint de sourire un peu avec elle; l'esprit n'est jamais superflu dans notre pays; avec l'esprit on triomphe de tout, même de soi. Enfin, Jules Janin a eu l'art, le premier, de donner à l'industrie le caractère français. Avant lui, l'industrie passait à côté de nous sans nous arrêter; mais il s'est pris d'un bel amour pour elle, il nous a révélés ses mystères et ses merveilles, il l'a mise en bonne odeur partout, jusque dans les salons les plus frivoles, jusque chez les artistes, jusqu'au ministère de l'agriculture et du commerce! Il a plus fait pour l'industrie que tous les mémoires, tous les députés et tous les ministres du monde: il l'a fait aimer.

Dieu sait avec quelle bonne foi sévère, avec quelle ar-



deur et quel enthousiasme il étudiait pour nous ce livre sacré de l'industrie. A coup sûr, Chabpollion ne fut pas plus passionné pour lire sur les obélisques. Avant Jules Janin il y avait bien douze journalistes qui parlaient de l'industrie à tout bout de champ ; mais nous les laissons en chemin dès la première ligne : « Allez, Messieurs, allez vous promener dans les ténèbres ; que la vapeur vous conduise ! Vous n'avez point d'esprit, point de style, point de poésie ; allez, Messieurs, nous sommes Français, nous, nous n'avons que faire avec vous. » *Enfin Malherbe vint*, c'est-à-dire Jules Janin : celui-là fut le bienvenu, comme de coutume. Les bonnes gens s'effrayaient un peu pour lui : Que va-t-il dire sur ce chapitre ? est-ce qu'il a été à l'école des Arts et Métiers ? est-ce qu'il a conduit la charrue à la ferme-modèle ? A quoi bon ? Mais il sait conduire sa plume jusqu'au bout du sillon de la pensée, effleurant ou creusant tour à tour, selon le terrain ; mais il a été à l'école du bon Dieu, cette grande école d'où nous sortons poète ou charretier ; celui-là est sorti poète, bien entendu, c'est-à-dire avec le don de la divination : que l'industrie vienne poser devant lui avec armes et bagages, et la parole lui viendra naturellement pour vous dire ces mille merveilles que les mémoires in-quarto avaient réussi à vous cacher.

Si je reviens ainsi sur les curieux et sérieux chapitres que J. Janin a écrits l'an passé sur l'industrie, c'est qu'il a fait là une si bonne œuvre ! aux bonnes œuvres on doit le souvenir. Au reste, il a trouvé à diverses reprises une digne récompense, sans parler ici de celles de l'esprit. Ainsi, j'ai vu arriver chez lui des exposants de toute espèce, des millionnaires, et des pauvres diables qui avaient sacrifié leur dernière ressource. Ils venaient tous pêle-mêle lui raconter en toute sorte de styles comment, grâce à lui, on commençait à comprendre leurs inventions, c'est-à-dire le rêve le plus cher de leur vie. Jules Janin accueillait toute cette joie par une joie plus douce encore, et tout était dit.

Ceci n'est point une préface en ma faveur. Je vais parler de l'industrie à mon tour ; je ne sais trop ce que je vais dire. Je m'efforcerais de dire quelque chose. En forme d'épilogue, Jules Janin, qui était sûr de lui, disait gaiement : — Pardonnez les fautes de l'auteur. Moi, je commence sérieusement par là.

Il y a, rue Neuve-des-Capucines, une Académie de l'industrie, qui, à coup sûr, ira plus loin que l'Académie-Française. L'Académie-Française n'a plus rien à faire de bon ; c'est un pouvoir qui échappe à des mains qui n'en peuvent plus ; c'est une vieille fille sans vergogne qui a beaucoup fait parler d'elle, mais qui aura beau faire en vérité, on n'en dira plus rien, pas même du mal : vous voyez qu'elle est au bout de son chemin. L'Académie de l'industrie, au contraire, est à peine aux abords ; hier elle bégayait encore avec ses deux mille cinq cents membres ; aujourd'hui elle nous révèle ses petites mer-

veilles. Pour être de l'Académie-Française, il faut se désigner à toucher douze cents francs par année. Messieurs les Académiciens ont bien assez de faire cela ; ils dépensent à cette œuvre le peu d'ardeur que le bon Dieu leur laisse pour aller à mort. Pour l'Académie de l'industrie, c'est tout autre chose : là, en effet, loin de toucher un revenu de douze cents francs, il faut déboursier chaque année trente francs pour les menus frais, en attendant qu'un Richelieu de l'industrie vienne au secours de cette Académie. Aussi, grâce à ces trente francs, l'Académie prospère ; elle va jusqu'à publier son journal, ce qui est peut-être un malheur ; mais que voulez-vous ? il faut bien que tout le monde en prenne pour son argent. D'ailleurs, cette Académie de l'industrie fait mieux que cela : tous les ans, au milieu de la belle saison, quand toute la province laborieuse déborde à Paris, elle expose les produits des Académiciens, et, grâce à Dieu, ce ne sont point ici des journaux ou des mémoires ; elle ne s'avise pas de mettre au concours l'éloge de Franklin ou de tout autre ; elle expose tout simplement des charrues, des cheminees, des porcelaines de Montreuil, des lits et des matelas de fer, des pompes-arrosiers ; enfin, toutes les nouvelles curiosités de son métier.

Done, dans l'Orangerie des Tuileries, il y a, à cette heure, une exposition en miniature, non pas ouverte à tout venant, c'est-à-dire aux oisifs qui se promènent sans regarder, mais ouverte aux curiosités sérieuses. Ce que j'ai vu de plus clair en entrant, c'est que le bois s'en va. Vous dites que les dieux s'en vont ; si c'étaient des dieux de bois, comme au vieux temps, à la bonne heure ! Oui, le bois s'en va ; ceci est une vérité sans conteste. Et ici il ne s'agit pas seulement du bois de chauffage, il s'agit du bois de charpente, de charonnage et de menuiserie. Le fer a tout envahi, depuis la porte de la maison jusqu'à la toiture. Il y a déjà des maisons à Paris où le bois n'est pour rien. Le fer va plus loin ; il s'empare des voitures et des charrues. Plutarque dit que l'art de labourer a été enseigné par le cochon, qui fend la terre avec son museau, dont la forme a été imitée pour le soc. Avant cet enseignement, on se servait d'une simple branche crochue durcie par le feu, ou d'un os : alors les morts étaient bons à quelque chose. Le cheval et le bœuf une fois domptés, on joignit au soc, pour le diriger, un manche de bois ; enfin, Tubulcaen, premier roi de l'industrie, dompta le fer, et, dès ce temps, on put labourer. Cependant on ne retournait pas encore la terre, on la soulevait. Les Romains firent mieux que les Grecs et les Hébreux, ils imaginèrent les versoirs ou oreilles, et la terre respira mieux et ouvrit son cœur au soleil. Les Gaulois firent mieux que les Romains, ils imaginèrent la charrue à roues. Nous autres, enfants des Gaulois et des Romains, nous avons imaginé la charrue à la vapeur ; mais j'espère qu'ici la vapeur ne suppri-



mera pas, selon sa coutume, le cheval et le bœuf. Un peu moins de fumée, s'il vous plaît; laissez-moi entendre encore le hennissement ou le beuglement au bout du sillon; ne gêtez pas jusqu'au bout le concert de la création. Comment voulez-vous que le père chante en face d'une charrue à vapeur? les petits oiseaux eux-mêmes s'envoleront tout effarouchés jusqu'au fond des bois. Mais restera-t-il des bois? Demandez aux députés de 1830 combien ils font de démarches pour Messieurs les électeurs qui veulent tous défricher leurs bois. O pauvres paysages français! un champ de betteraves, un champ de blé, un champ de pommes de terre, un champ de luzerne, un bout de chemin de fer, une grande cheminée (obélisque de la vapeur), voilà ce qui vous restera bientôt. A bas les bois! Plus de bois! Un peu de pitié pour les rêveurs, les oiseaux et les amoureux! La charrue de Saint-Marcel, qui figure à l'Exposition, n'est pas faite pour la vapeur; le premier cheval venu sillonnerait, avec, la jachère la plus touffue. Les vieux poètes Saint-Amant et Théophile disaient dans leurs stances : *La charrue écorche la plaine*. En voyant celle-ci, ces messieurs n'eussent pas dit cela, car celle-ci coupera son sillon sans détour et sans effort durant tout un siècle. Jamais charrue ne fut si légère et solide à la fois.

Le bois s'en va! C'est au point que déjà nous n'avons plus que des lits de fer et accessoires, c'est-à-dire avec des sommiers de fer, Lits de fer, chemins de fer, âge de fer! Sans doute nous finirons, tous tant que nous sommes, dans des cerceaux de fer. Après tout, ces lits ne sont pas si durs qu'ils en ont l'air; on y dort très-bien, après un drame vertueux de M. Souvestre, Jules Janin couche dans un lit de fer; c'est un de ses mille paradoxes. Il faut bien dire que les girandoles, les chinoïseries, les folles arabesques, viennent égayer ce morne métal. A propos des sommiers de fer, M. Jourdain, l'inventeur, déclare qu'ils ressemblent aux matelas en laine; mais (c'est M. Jourdain qui parle) ils ont sur ces derniers, entre autres avantages, ceux d'être agréables au toucher, de ne pouvoir être attaqués des vers; de n'avoir jamais besoin d'être rebattus. Voilà qui est parlé en membre de l'Académie de l'Industrie, et surtout en prose!

A côté de la prose de M. Jourdain, on voit les cheminées de M. Hurez. Du fer, toujours du fer! Ces cheminées-là vont et viennent à volonté; elles tournent à tous les vents domestiques. Tout cela est fort gracieux, en vérité; mais que j'aime bien mieux les grandes cheminées où se chauffait ma grand'mère avec ses quinze petits-enfants! On se chauffe encore en France, mais on ne fait plus de feu. Quel beau feu nous faisons avec la racine de charme, l'écorce de bouleau, les branches d'orme et de tilleul! On pouvait tisonner alors; aussi, Dieu sait les pluies d'éclincelles qui jaillaient à notre gré! C'était un feu d'artifice qui ne coûtait pas cher et

qui se renouvelait tous les soirs. Il est vrai qu'en ce beau temps, c'était tous les soirs fête pour nous, si ce n'est pour notre pauvre grand'mère, qui aimait le silence.

On abuse beaucoup des chevaux; on fait des bagues, des chaînes, des bracelets, avec les chevaux de son amant, ou, ce qui est mieux, de sa maîtresse. Ce sont des chaînes qui valent bien des chaînes d'or; en bon politique, je ne les condamne pas. Mais on fait, en outre, toujours avec des chevaux, des saules pleureurs, des tombeaux, des portraits, des obélisques, des colombes se becquetant, et surtout des épitaphes; voilà l'abus. En bonne conscience, n'y a-t-il pas bien assez de saules pleureurs, de tombeaux, de portraits, d'obélisques et d'épithètes? Ces pauvres chevaux, si caressés et si caressants, les voilà qui s'élevaient en colonne ou en obélisque; les voilà faisant des portraits ou des épithètes! Ah! Madame, si vous avez des chevaux aimés qui soient le dernier souvenir d'un amour perdu, pourquoi les profaner ainsi? N'avez-vous donc plus de places sur votre cœur? Avez-vous donc assez de ce seapulaire qui garde si bien le parfum d'un temps qui avait plus que jamais des ailes?

M. Lemonnier, dessinateur en chevaux, auteur de plusieurs ouvrages dont il est l'inventeur, est au premier rang pour ses tombeaux, ses bouquets de famille, ses temples de l'amitié, ses fleurs avec ou sans personnages. Il est auteur de plusieurs épithètes qui font honneur à son imagination.

Un artiste que je préfère à M. Lemonnier ou à M. Le Foye, c'est Williot, un vannier d'un talent infini. Son étalage rappelle les Contes des Fées. Ses paniers Pompadour, ses corbeilles suisses et napolitaines, ses corbeilles et ses paniers de bergères des Alpes, ses vases à fleurs, tout, jusqu'à ses corbeilles Mazagan, est d'un tableau charmant. C'est toujours une grâce et une fantaisie dignes du dix-huitième siècle, qui est surtout le siècle de Louis XV; Watteau et Boucher ne mettaient pas d'aussi jolis paniers aux bras mignons de leurs bergères. On a beau médire du dix-huitième siècle, on y revient souvent de nos jours; à cette heure on commence par l'ameublement et le costume. Les peintres craignent trop de faire sourire leur talent, ils aiment mieux lui voir faire la grimace. Il n'y a guère que Watteau (prononcez presque Watteau) qui s'abandonne à son gracieux penchant. Gloire donc à Williot et à ses paniers! Ses corbeilles à jour sont si légères et si délicates, que les belles oisives y brodent comme sur un canevas en fil; elles luttent de grâce avec le vannier.

A côté de ces fantaisies, j'ai vu le fourneau Loysel. De prime abord, c'est encore une fantaisie; mais, en y regardant de tout près, on s'aperçoit sans peine que c'est tout simplement une des inventions les plus ingénieuses et les plus utiles. MM. Loysel et Froger ont établi ces fourneaux avec une habileté et une conscience dignes de tous les éloges. Avec ces fourneaux, qui sont de la

forme et de la légèreté des lampes, avec un peu d'huile, d'esprit ou de gaz d'éclairage, on fait cuire son pot-au-feu (vieux style : il n'y a plus de feu) en l'espace de cinq heures. Une fois la mèche allumée, cela va tout seul ; et si c'est le soir, la lampe vous éclaire par-dessus le marché. Avant le précieux fourneau on faisait cuire des œufs de la même façon, et encore c'était par amusement ; mais aujourd'hui, avec le Fourneau ou la Lampe-Loyel, on peut, si cela amuse, donner à dîner à douze personnes majeures, un dîner très-sérieux, où rien n'est omis. Enfin, moi qui vous parle ici, j'étais d'un dîner cuit par la lampe en question. Je n'ai pas dîné plus mal qu'ailleurs. Cette cuisine-là se fait sans encombre, sans bruit et sans fumée. On peut transporter la lampe à droite et à gauche, la déposer sur le bord de la fenêtre, à côté des pots de jacinthes et de tulipes. Elle est d'une forme gracieuse, avec ou sans ornements. Les grandes dames sont capables de faire leur cuisine elles-mêmes pendant quatre jours. Avec un fourneau simple et accessoires, on peut se passer de bois et de charbon dans une maison raisonnable ou il n'y a ni trop de chiens, ni trop de valets. Ceci est un avis aux étudiants qui ne savent comment dîner, et qui dînent chez Viot pour oublier l'heure du dîner, aux employés qui attendent le mariage, aux couturières qui ont peur du charbon, pour leurs doigts et quelquefois pour mieux que cela. Avec un peu de bonne volonté, vous dînerez au logis ; à leur retour, tout sera cuit à temps. Ceci s'adresse aussi à ceux qui n'ont pas de serviteurs. Ils n'auront qu'à déposer le fourneau sur la table, ils dîneront tout à leur aise, sans se déranger, et en outre ils y verront clair s'il le faut. Ainsi pour les malades, pour les soldats, pour les marins, enfin pour ceux qui vivent un peu en Bohémiens, en attendant une place assurée dans le monde, — ou dans la terre.

Parmi les inventions utiles, il ne faut pas oublier la *Pompe Dubuc*. Bien de plus simple dans la forme ; et pourtant c'est tout à la fois une pompe à incendie, un arrosoir, un jet d'eau. Elle imite à merveille la pluie naturelle ; elle lance l'eau à près de cinquante pieds de distance. Avec cette pompe, on peut, en moins d'une heure, l'eau aidant, arroser son jardin, éteindre sa maison qui brûle, laver ses arbres, ses espaliers, ses fenêtres et son cabriolet. Elle est en zinc ou en cuivre, à votre gré ; elle coûte dix ou vingt francs, au gré de votre bourse.

Les stores pourront bien, un jour de printemps, jeter les rideaux par la fenêtre. Les stores de M. Lalande sont des plus variés : ce sont de gais paysages, des fantaisies chinoises, des bergeries de Boucher, des mascarades de Watteau, des arabesques, des fenêtres gothiques sculptées en chêne ou en pierre, des oiseaux qui chantent sur la branche, des fleurs et des étoiles. Il y a toujours des tons criards dans la couleur, mais on peut

s'en prendre au soleil ; il y a beaucoup de laisser-aller dans le dessin, mais pour les stores comme pour les paravents, il faut un grand déshabillé et une hardiesse aveugle dans la peinture.

Les naturalistes comme MM. Verreaux et Simon sont encore des artistes à leur façon. Le premier a fait un groupe qui vous arrête au passage, tant il repand à l'entour le feu de la vie. C'est un épisode du désert : un aigle défendant sa proie contre un chacal. C'est bien là cette pose guerrière et majestueuse, ce regard avide et courroucé, cette serre d'airain qui déchire si violemment, ces ailes superbes qui vont balayer un ennemi et battre dans les airs en joyeux et sinistres fanfares. C'est bien là aussi cet astucieux chacal qui attend sa proie du hasard ; il a faim, mais il a peur. En attendant, la pauvre gazelle se débat ; elle est tant effarouchée, qu'on s'imaginer, en la voyant, qu'elle va jeter son cri de mort. M. Gannal est dépassé ; ses morts ne sont pas si vivants que ceux-là. M. Simon a fait un groupe qui représente une perdrix et ses petits. Ceci n'est point un épisode du désert ; c'est plutôt une fable de La Fontaine.

Tout le monde connaît à cette heure les porcelaines chinoises et japonaises de Montreuil-sous-Bois. Certes, il n'y a pas de mal à en dire ; mais pourtant, c'est une fâcheuse idée qui a inspiré M. Tinet. Qu'allons-nous faire de toutes nos vieilles porcelaines ? les nouvelles vont les profaner. À quel bon maintenant tous ces pots charmants qui étaient pour nous de vraies reliques ? ces pots historiques où les belles marquises de 1750 respiraient des bouquets flétris avec tant d'amour et d'insouciance ? Quand nous passions sur le quai Voltaire, nous nous arrêtions pour admirer toutes ces merveilles de la Chine et du Japon ; mais à présent qu'il y en a des copies partout, notre culte s'en va comme il est venu, un peu par caprice. Au reste, ces porcelaines de Montreuil, qui ont pris toutes les formes et toutes les couleurs des anciennes, n'ont pu saisir tout à fait la franchise du dessin ni l'éclat des dorures. Et puis, il faut que le temps passe un peu là-dessus pour effacer je ne sais quoi qui sent la fabrique. Le passage du temps est bon à tout ce qui tient aux arts, surtout aux arts inutiles.

Nous sommes au bout de notre chapitre, mais non pas de notre promenade. Une fois encore, nous retournerons au Bazar de notre Académie de l'Industrie. Nous avons parlé des choses les plus apparentes à la curiosité ; à l'ombre de la charrue de saint Marcel, des sommiers de M. Jourdain, des cheminées de M. Hurez ; à l'ombre des stores de M. Lalande, nous découvrirons sans doute quelque nouveau travail recommandable, quelque invention utile, quelque petite merveille de l'industrie, appelant le grand jour de la publicité. D'ici, j'entrevois déjà des encriers magiques qui donnent l'envie d'écrire, même à un journaliste !

ARSÈNE HOUSSAYE.



328 1537638 115 874.

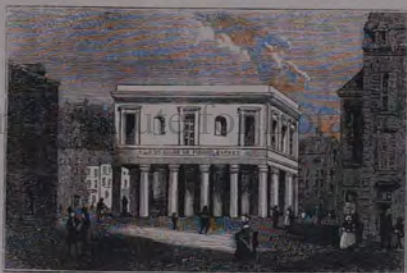
A voir les roches escarpées,  
Les montagnes, les bois affreux  
Dont les sources sont entourées,  
Et qui les débrent aux rois,  
Vous diriez qu'en coquette habile  
La nature veut les cacher,  
Et n'en rend l'accès difficile  
Que pour les faire rechercher.



es vers, qui sont d'assez jolis vers, nous expliquent très-bien l'étonnement du voyageur lorsqu'il vient à découvrir, au milieu du royaume de Belgique, ces belles sources, ces vraies montagnes, et cette ville charmante qui fut si longtemps, et qui est encore, un des plus aimables rendez-vous qu'aient adoptés les heureux et les grands seigneurs de ce monde, assez riches pour être malades dans ce beau lieu. On raconte que ce fut un forgeron du quatorzième siècle qui éprouva la vertu de ces eaux célèbres. Il était vieux, il était infirme; il acheta, de l'évêque de Liège,

Erard de La Marck, un terrain dans lequel il trouva la fontaine de Pouhon. Aussitôt il entoura sa fontaine chérie d'une balustrade, il en rendit les abords faciles; il fut le Christophe Colomb de l'heureuse source. La fontaine de Pouhon découverte, la ville de Spa était bâtie.

La ville s'éleva naturellement autour de la fontaine, s'étendant à droite et à gauche, mêlant la verdure aux maisons, respectant les vieux arbres, n'oubliant pas son monastère et son église. Sa réputation fut bientôt faite. Quand les nationaux se furent baignés dans ses ondes, les étrangers y vinrent à leur tour; un des premiers, ce fut le médecin de Henri VIII. Louis de Gonzague, duc de Nevers, y vint ensuite. Un des plus grands capitaines du seizième siècle, Alexandre Farnèse, vint y chercher quelques soulagements à ses blessures. De ces voyageurs illustres la liste est longue: Charles II, roi d'Angleterre; la reine Christine de Suède, cette vagabonde de tant de génie; le savant Juste-Lipse; Pierre le Grand et Gustave III, roi de Suède; l'empereur Joseph II; le prince Henri de Prusse, frère du grand Frédéric, et l'abbé Baynal; le comte d'Artois et Mme la duchesse d'Orléans, la mère du roi actuel; la reine Hortense, l'empereur Alexandre, le roi de Prusse et le duc de Wellington, ce sont là autant de malades qui se sont plongés dans la fontaine.



Digitized by Hu... Documentation

Que d'ennuis! que de fatigues! que de désespoirs secrets! Que ces eaux ont dû être épouvantées quand elles ont deviné à quelles maladies elles avaient affaire! maladies de l'ambition, maladies de la royauté; cœurs blessés, cœurs blasés; des mains fatiguées de tenir l'épée, des fronts blessés par la couronne, des sceptres brisés: tout cela à guérir!

Vous arrivez à Spa par deux grandes routes: l'une qui communique avec Trèves et Coblenz, et qui tient, par le chemin de fer, à Paris, à Londres, aux bords du Rhin; l'autre qui réunit Liège et Cologne, deux routes pittoresques s'il en fut; celle-ci chargée d'arbres et d'ombrage; celle-là creusée dans une gorge profonde sur les bords de la Vesdre, tour à tour précipite et montagne, toute bordée des plus terribles, mais aussi des plus innocents précipices. Ainsi le voyage est déjà une fête; la route est digne du bal, l'entrée de Spa, où elle conduit.

Si l'entrée de la ville est charmante, si la ville même est hospitalière et calme, les environs l'encadrent à merveille; ruines et paysages, vieilles pierres noircies par le temps, et verdure printanière; la cascade bruyante et le murmure du ruisseau; l'eau qui travaille et l'eau qui dort; l'industrie et

l'élégie; c'est là une confusion admirable. Vous avez d'abord Jusleville et Mazures. Mazures est un château du quinzième siècle; Jusleville est une maison moderne qui se souvient encore d'un certain Anglais qui l'habitait en 1620. Le brave homme passait les dix premiers jours du mois sans boire ni manger, ni parler à personne; le reste du mois appartenait à la bonne chère et aux plaisirs. Arrivent ensuite, au sommet d'une roche escarpée, les ruines admirables du château de Franchimont. En l'an 912, sous Charles le Simple, c'était une terrible forteresse; plus tard, ce fut une prison. Un jour, six cents hommes sortirent de ce village, et eux, six cents, ils se battirent contre quarante mille hommes commandés par Charles le Téméraire; c'est comme l'histoire de Mazagan.

Ainsi, à chaque pas, dans cette romantique vallée, dans ces bois où chantent des milliers d'oiseaux, dans ces longues plaines couvertes de verdure, vous rencontrez quelques points de vue célèbres, tels qu'il en faut aux peintres, aux poètes, ou seulement aux malades et aux rêveurs. Le château de Mou-Jardin, vis-à-vis la grotte qui se baigne aux bords de la rivière; les masures de l'antique château d'Emblève, où sont nés les quatre fils Aymon, et en preuve vous pouvez voir l'em-



preinte des quatre fers de leur fameux cheval Bayard, qui était élastique comme chacun sait; Verviers et ses manufactures et son église; Stavelot et son abbaye fondée par Siegebert, roi d'Austrasie; La Hoigne, terrible tourbillon dont la voix se fait entendre au loin, et surtout la cascade de Coo, une des merveilles de la contrée. La cascade est située à trois lieues de Spa; le chemin est tracé sur un des points les plus élevés de la Belgique. Vous traversez plusieurs villages, puis

enfin, par un sentier escarpé, vous arrivez à l'instant même où, d'une hauteur de soixante pieds, la terrible rivière se précipite dans un gouffre profond avec un vacarme épouvantable. Le bruit est immense, la terre est ébranlée; l'eau, brisée, retombe au loin comme une pluie fine et pénétrante. La Suisse tout entière, le terrible royaume du pittoresque, n'a rien de plus romantique et de plus grand.

Ainsi entourée de tous les bruits et de tous les murmures,

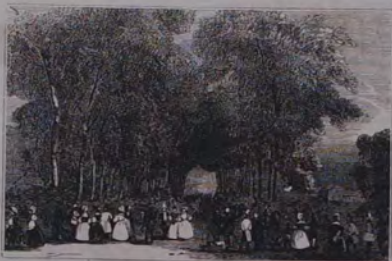


la ville n'a rien de mieux à faire que d'être heureuse, que de s'abandonner mollement au tiède *sur-niente* de chaque jour. Oui, c'est là qu'il fait bon arriver malade et fatigué, pour s'en retourner délassé et bien portant. Arrivez tous à Spa, vous, les martyrs de la poésie, de la guerre ou de l'amour, ces trois grandes batailles; vous, les jeunes gens devenus vieux avant l'âge; vous, les belles personnes que la fête perpétuelle de l'hiver a forcées de crier: Merci! Arrivez là, vous tous dont la vie s'en va par la passion, par le travail, par l'oisiveté, par le chagrin. Le plus célèbre vicieux du siècle passé, le plus célèbre jouteur qui ait traversé les camps et les hodoirs, M. le maréchal de Richelieu lui-même, cet homme qui a abusé de toutes choses, il a été rendu à la santé par les eaux de Spa. Et, en effet, rien ne résiste aux sept sources principales. Ce sont des eaux intarissables, pétillantes, d'une saveur agréable et piquante. La source se cache d'ordinaire à l'ombre des bois; elle s'entoure de peulouzes, de massifs d'arbres, de bois et de ponts jetés au hasard. L'une de ces allées, si bien sablées, a été tracée par les trois enfants de la duchesse d'Orléans, quand leur mère

mourante y vint prendre les eaux. L'un de ces jeunes pionniers est devenu roi des Français. Dans ces sept sources viennent se retremper les hypocondres et les mélancoliques, d'abord; et ensuite les paralysés et les gravelleux, les estomacs débiles, les entrailles fatiguées, les cerveaux épuisés, quiconque enfin sent le besoin de reposer quelques-unes des parties fatiguées de sa frêle machine. Du reste, la vie qu'on mène à Spa est douce et heureuse: on s'y lève de bonne heure, on s'y couche de bonne heure; on voit le soleil se lever, et quand il s'est couché on se couche. Toute la matinée est consacrée à prendre les eaux: les buveurs boivent, les baigneurs se baignent, les causeurs causent, les grandes coquettes de Spa trouvent encore le moyen, malgré le sang-ne de la ville, de faire trois à quatre toilettes par jour. La promenade de sept heures est surtout des plus pittoresques.

Les eaux prises, on déjeune: l'appétit du matin s'est éveillé à l'air des montagnes. Après le déjeuner, on monte à cheval; la contrée se parcourt en riant. Ces petits chevaux sont très-vifs, très-nerveux, très-bien dressés, et ils connaissent la montagne tout autant que les oiseaux du ciel.





Après la promenade, on s'habille et l'on dine. Quel appétit féroce! Après le dîner, on se promène, les uns à pied, les autres en voiture. Le soir venu, on se rend à la Redoute, et les moins malades vont au bal, au spectacle, au concert : car chaque soir a sa petite fête. La grande salle de la Redoute est admirable : elle fut construite à la fin du règne de Louis XV, à l'instant même de la plus élégante profusion. Ce ne sont que colonnes, pilastres, plafonds dorés, peintures de tout genre. La salle de spectacle tient à ce salon par un plancher mobile. A voir ce lieu de réunion ainsi éclairé, on

dirait des rois qui s'amuse. Ce sont bien mieux que des rois qui s'amuse ; ce sont des malades et des oisifs qui oublient dans des divertissements communs leur maladie et leur oisiveté.

Hélas ! par ces chaleurs, par ce silence général des beaux esprits contemporains, quand tous les artistes de quelque talent se sont enfuis on ne sait où, quand, à cette heure, il n'y a plus un seul bruit intéressant dans le monde des affaires ou des plaisirs, trop heureux qui peut aller se distraire ou rêver dans le silence et dans les fêtes de Spa!



Digitized by Hu... cal Documentation

## HISTOIRE NATURELLE DES PAPILLONS.

PROCÉDÉS NOUVEAUX

PAR M. CONSTANT.

Naitre avec le printemps, mourir avec les roses,  
Sur l'aile du zéphyr nager dans un ciel pur ;  
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,  
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur ;  
Secouant, jeune encor, la poudre de ses ailes,  
S'envoler comme un soufle aux voûtes éternelles,  
Voilà du papillon le destin enchanteur :  
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose,  
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,  
Retourne enfin au ciel chercher la volupté.

DE LAMARTINE.



C'est sans doute par une belle matinée de printemps, alors que les fleurs exhalent leur parfum, que le rossignol remplit l'air des trésors de son mélodieux gosier, que le zéphyr, de sa tiède haleine, fait balancer gracieusement sur leur tige les fleurs écloses de la veille, que naquit le papillon : car il faut à ce gracieux chef-d'œuvre de la création de belles fleurs pour se reposer, un brillant soleil pour promener sa course vagabonde par les campagnes, un doux et tiède zéphyr pour étendre ses ailes aux mille couleurs.

Il semble que la nature ait épuisé sur les ailes si fragiles de cet insecte toute la variété de ses dessins, toutes les plus

belles combinaisons de ses couleurs; elle en a fait son œuvre chérie; et comme un bel enfant que sa beauté fait gâter, elle l'a rendu capricieux et volage. Et pour nous prouver la fragilité de la beauté et son peu de durée, elle l'a fait vivre deux ou trois jours. Les mille couleurs de sa gracieuse robe n'ont été qu'un duvet délicat que le plus faible atouchement a détruit. Elle l'a fait sortir d'une vilaine chenille à laquelle nous n'osons toucher; elle l'a emprisonné dans les écailles d'une chrysalide; et quand enfin il a brisé sa prison, quand il en est sorti tout radieux, tout resplendissant, elle l'a fait vivre un jour, quelquefois deux! Et il ne pouvait vivre plus longtemps que les roses; comme aux roses, il lui fallait les tièdes brises du printemps, le chant du rossignol, un ciel sans nuages; il ne devait sortir de son étroite prison que lorsque la nature l'aurait paré de sa plus belle robe, par un de ses beaux jours de fête. Un être si joli, si léger, si frêle, n'était pas fait pour supporter les tempêtes de l'automne, ni les rigueurs de l'hiver.

C'est l'intéressante histoire de ces insectes qu'a écrite M. Constant; son livre commence par la physiologie des papillons; cette partie est traitée avec talent; le style en est gracieux; l'auteur s'est inspiré de son sujet; puis il divise ces insectes en trois familles: *papilio*, *sphinx* et *bombix*.

La première famille comprend les papillons de jour, appelés pour cela diurnes. Rien de brillant comme la parure de ces jolis lépidoptères; quelques voraces indiennes surtout étalent sur leurs ailes une magnificence qui surpasse en éclat les plus beaux oiseaux, les plus brillants minéraux, et les fleurs aux couleurs les plus vives et les plus variées. Nos beaux papillons d'Europe font également partie de cette famille, parmi lesquels se font surtout remarquer le *papillon machaon*, aux ailes jaunes et noires, dont la forme est si gracieuse et les couleurs si bien nuancées.

La seconde famille comprend les papillons qu'on ne voit voler qu'au crépuscule, et dont le vol fait entendre une sorte de bourdonnement. Parmi eux, on distingue surtout *Vatropos* ou *tête de mort*, le plus grand de tous nos papillons; il porte sur son corselet une figure qui n'imité pas mal une tête de mort, ce qui l'a rendu un objet de terreur pour les âmes timorées.

La troisième famille comprend les papillons de nuit, *bombix*. C'est dans cette famille que se trouve classé le ver-à-soie; son élogé est inutile. M. Constant s'étend longuement sur l'histoire de cet insecte, dont les services sont immenses.

Après ces descriptions viennent la manière de faire la chasse aux papillons, de les classer, de les conserver, et le moyen de fixer sur le papier le duvet de leurs ailes, d'en faire des collections en cahiers. A cet ouvrage sont jointes seize belles planches, sur lesquelles sont dessinés les plus beaux papillons, des chenilles, des chrysalides, et des fleurs.



## THEATRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.—Changement d'administration.—  
Débats de Marié. — Le Tonnelier-Téor. — Remise de Fernand  
Cortès.



ors les ans, à pareille époque, l'Opéra est en train de résoudre un problème, de soulèner une gageure dont il se tire avec un bonheur plus ou moins inégal. Il s'agit pour lui, comme pour ses confrères, de prouver que les chaleurs sulfureuses du gaz sont préférables à la brise embaumée du crépuscule; que le foin et la bourre des hanquettes valent mieux que les grandes herbes parfumées où l'on se renverse si mollement pour contempler les splendeurs du ciel; que les doublures de Mme Dorus et de Mlle Nau doivent être écoutées plus volontiers que l'immense concert dont les musiciens se cachent sous chaque feuille; enfin, que les vapeurs qui trouvent un exutoire ménagé dans le cintre des théâtres ont meilleur goût que le chèvrefeuille et la fleur d'orange. Quant aux agneaux croîtés et à leurs bergères plus croîtées encore, je conçois fort bien que le Jockey-Club leur préfère les bergères d'opéra; et c'est sur ce point que je le tiens pour très-réasonnable. Beaucoup de gens pensent, sur cette matière et sur d'autres encore, comme le Jockey-Club; d'autres ne peuvent, comme tout Paris, quitter Paris pour les champs; ce qui fait que l'Opéra et ses confrères ont un prétexte pour soutenir leur gageure. En attendant, l'Opéra, pour se distraire de l'ennui des nécessités présentes, a changé de directeurs. Ses deux directeurs sont en effet partis du même pied. Vous doutiez-vous, à ce propos, que M. Duponchel eût envie de se mettre à la retraite, ou tout au moins de s'appeler à d'autres fonctions? Pour moi, je n'en avais pas entendu parler jusqu'au jour où j'ai appris que M. Léon Pillet remplaçait à lui tout seul MM. Duponchel et Edouard Monnaïs. Plus heureux que Denys de Syracuse, M. Duponchel n'en est pas réduit à tenir école de marmos; il donnera tout au plus des leçons d'opéra à son successeur. Il retourne fort tranquillement à ses crayons et aux savants dessins de mise en scène qui ont fait sa première gloire. M. Edouard Monnaïs, arrivé co-directeur d'Opéra avec les antécédents les plus honorables et les plus flatteurs, apprécié pour la parfaite facilité de ses rapports avec les artistes et les gens de lettres, devient commissaire royal à la place de M. Léon Pillet. En dépit de l'avidité universelle où la possibilité de faire une grosse fortune dans une direction théâtrale embrase toutes les imaginations, je crois qu'il faut féliciter M. Edouard Monnaïs d'avoir échappé à ce bonheur-là. Je ne médis pas des gens qui s'enrichissent ni de ceux qui les aident; mais il me semble que tous ceux qui connaissent M. Monnaïs ne le comprenaient



plus faisant fortune dans ces voies-là. Littérateur et musicien, distingué par l'excellence de ses doctrines non moins que par les autres qualités qui l'ont fait parvenir, il pourra rendre, dans sa nouvelle position, plus de véritables services à l'art qu'il ne le pouvait faire au milieu de toutes les exigences qu'un directeur de théâtre est obligé de reconstruire.

En arrivant dans son nouveau domaine, M. Léon Pillet a voulu s'y loger. M. Duponchel, demeurant son collaborateur nécessaire, conservait son appartement. Celui d'Halévy a été désigné pour recevoir le nouveau directeur, et Halévy, avec une susceptibilité d'artiste dont nous ne pouvons le blâmer, a domié tout de suite sa démission de ses fonctions de chef de chœur. Il n'y a là-dedans rien qui doive affliger personne. Nous n'aimons pas voir les artistes de l'ordre d'Halévy se faire administrateurs et enrégimenteurs de comparses. On dit que, dégoûté de ce métier-là, Halévy veut se livrer tout entier à la composition. Tant mieux. Boieldieu disait : « *Le Café de Bayad* et *Jean de Paris* sont mes fermes. » Halévy doit, pour lui et pour nous, se constituer un majorat de cette espèce.

M. Léon Pillet arrivé, reconnu et casé, il lui fallait administrer. La chose n'est pas très-facile par le temps qui court. Duprez, lié par un contrat, devait aller passer son congé à Bordeaux; Mme Horus est à Londres. Le public n'est pas, plus que l'administration, sûr de la portée des dernières débutantes. On a donc avisé que Marié, ce ténor que l'Opéra-Comique ne savait comment utiliser, pouvait, au Grand-Opéra, devenir un atout d'une espèce particulière. Le calcul a réussi au-delà de notre attente. Nous l'avouons, malgré la profonde intelligence et l'instruction musicale de Marié, nous n'espérons pas, à beaucoup près, un succès pareil. Ses moyens réels, mais de nature dissemblable, la tendresse un peu somnolente de son débit, ne nous semblaient pas devoir produire au Grand-Opéra un effet suffisant. Mais l'exemple de Duprez a profité. Marié, qui ne manque pas de chaleur naturelle, et qui la complète par une chaleur factice parfois surabondante, a donné du corps et de l'énergie à sa voix, en la dénaturant dans les parties sourdes, en criant un peu, il faut le dire. Le rôle d'Eléazar, de la *Juive*, qui permet, comme on dit en argot de coulisses, de brûler les planches, est plus fait qu'un autre pour produire une illusion favorable au chanteur qui peut et qui sait crier. Or, Marié est dans ce cas, et sa voix a résonné avec un grand retentissement dans la salle de l'Opéra. Au point de vue de l'art, tout cela est de l'escamotage plutôt que du chant de bon aloi. Mais, d'une part, le public n'y regarde pas de trop près quand on le remue comme il demande à l'être; et, de l'autre, cette sorte de phénomène musical n'est pas sans intérêt pour les artistes. Le chant dramatique, c'est-à-dire, pour parler exactement, le chant tragique, est rentré dans la voie des cris depuis quelques années. Comme ce système s'est amalgamé avec le chant proprement dit, et qu'il a prévalu dans des ouvrages d'un mérite éminent, les artistes et les amateurs en ont pris leur parti, et ils ont admis le chant criard avec tout le charme que Duprez a su lui donner. Depuis ce temps, les imitateurs abondent dans ce sens d'une façon très-inquiétante. On n'entend plus que ténors qui tirent de leur poitrine, de leur cerveau, de leur ventre, enfin de

toutes les cavités plus ou moins résonnantes de leur personne, toutes sortes de voix arrangées avec beaucoup de leur pour mieux ressembler au maître. Marié vaut mieux que tous ces gens-là, et comme il doit et sait plus qu'un autre avoir le défaut à la mode, il peut, avec l'aide de ses autres bonnes qualités, rendre de grands services à l'Opéra. Son second début, dans *Guillaume Tell*, ne pouvait pas être aussi heureux. Le rôle d'Arnold, empreint d'un charme un peu bucolique, demande surtout de la méthode, et il lui reste beaucoup à acquérir de ce côté. Pourtant, comme il a mis, dans l'adagio du trio et dans l'air *Aïe héréditaire*, un grand charme de sensibilité, il a été fort applaudi.

A propos de ténors, nous pouvons parler du virtuose, ou plutôt, si l'on veut, de la voix que l'administration a découverte à Rouen, sous l'enveloppe d'un ouvrier tonnelier, et qu'elle fait cultiver avec un soin tout paternel. M. Zimmermann, avec cette fraternité d'artiste qui distingue ce célèbre professeur, a accueilli dans sa famille M. Poulcier, le futur premier chanteur de l'Opéra, et il a eu l'obligeance de nous admettre dans le petit comité où ce jeune homme s'est fait entendre. La voix de M. Poulcier est étendue, pure, et naturellement fort égale. Le fausset, très-étendu aussi, est tellement homogène à la voix de poitrine, que le point de partage est difficile à distinguer. Ce qui est surtout remarquable, c'est le charme et le timbre de cette voix; ce qui ne l'est pas moins, c'est la rare faculté d'imitation que possède ce jeune homme. Après avoir seulement entendu chanter la grande scène du troisième acte de *Guido et Ginerva* par un deuxième ténor de province, il s'est trouvé en état de la redire avec un talent qu'on pourrait croire le fruit d'études et de réflexions prolongées. Il pose, enfin et étend le son, comme le chanteur le plus consommé. Ses inflexions sont tendres et pleines d'un art à produire l'illusion la plus complète. Dans ce duo de reproduction se trouve ou un avenir brillant ou la perte du chanteur, selon les dispositions qui l'accompagnent. Le plus grand malheur qui le menacerait maintenant, serait la présomption. Il peut, selon le degré de patience qu'il apportera dans les leçons qui lui restent à recevoir pendant longtemps encore, arriver à conquérir par lui-même l'art qu'il envie chez les autres, ou se condamner pour toute sa vie à le recevoir de troisième main.

La reprise de *Fernand Cortez* a eu lieu avec des circonstances assez curieuses. M. Spontini était venu l'an passé à Paris demander instamment qu'on remontât ses ouvrages. Peu s'en fallut qu'il ne fit assigner le directeur de l'Opéra pour qu'il fit représenter la *Festale* et *Fernand Cortez*. Enfin, la dernière administration se décide pour *Cortez*, et M. Spontini lance de Berlin assignation sur assignation pour empêcher la représentation. Il se fonde principalement sur ce qu'on a perdu la tradition de ses opéras, et sur ce que le troisième acte de *Cortez*, assez insignifiant dans sa conception primitive, a été refait par lui, et qu'il doit insister pour qu'on introduise ce troisième acte à l'Opéra de Paris. En outre, il exige qu'on l'appelle pour surveiller la nouvelle mise en scène. On s'inquiète médiocrement de son opposition, dans la persuasion qu'il se laissera toucher par cet entêtement d'estime pour sa musique. Enfin, mercredi dernier, jour fixé pour la reprise de *Cortez*, l'avoué de M. Spontini obtient, à quatre heures du soir, un jugement qui interdit à

L'administration la reprise de *Cortez*, sous peine de 6,000 fr. d'indemnité par représentation. On trouve moyen de faire signifier le jugement le jour même; mais, comme on peut le prévoir, dans une signification ainsi précipitée, un défaut de forme permet au directeur de l'Opéra de faire chanter *Cortez* le même soir, sans craindre les foudres de l'amende. Cette représentation unique a justifié en partie les tristes prévisions de l'auteur. Massol, qu'on a cru bon à tout parce qu'il est fort bien dans quelques rôles secondaires, n'est pas l'homme qu'il faut pour le rôle de *Cortez*. Mlle Nau n'est point suffisante non plus pour le rôle d'Amazily. Quand l'Opéra se trouvera des chanteurs à la taille de ces rôles de malamores, nous lui conseillons d'avoir recours à l'auteur pour faire rafraîchir ce qui est usé et pour compléter les parties défectueuses. Encore, dans le cas le plus favorable, reste la question de savoir si ces frais-là seraient payés par le succès. *Cortez* est une fort belle œuvre qui a joui d'une vogue méritée; mais c'est une allusion musicale aux gloires de l'Empire, une fanfare de la grande armée, un *premier-Paris* du vieux *Constitutionnel*. Or, nous admirons tous l'Empire et l'esprit de grandeur qui anima ce beau siècle de dix ans; mais aucun de nous ne consentirait à faire revivre ses meubles majestueux, ses modes, ses aris et sa littérature. Je ne sais si je me trompe, mais la place de *Cortez* pourrait bien n'être plus qu'un concert historique.

OPÉRA-COMIQUE. — Première représentation du *Cent-Suisse*, opéra-comique en un acte, paroles de M. Paul Dupont, musique de M. ...

Nous avons vu tous, on ne sait où, le comble de ces cent-suisse de garde par un soir de bal masqué à la cour, et qui, s'étant procuré un déguisement commun pour le planton, donnèrent pendant toute une nuit le curieux spectacle d'un domino vert qui se présentait sans relâche au buffet royal pour y déverser tous les mets qu'on offrait à son appétit péu aristocratique. M. Paul Dupont a trouvé le moyen de faire, avec ces fastes de corps-de-garde, un opéra-comique plein d'esprit, de gentillesse et de bonne humeur. Le cent-suisse Rocky est porteur du domino vert à brandebourgs rouges au moment où on l'arrête. On le conduit à la marquise de Châteauroux, favorite du roi Louis XV, qui lui dit à l'oreille : « Tout est découvert... Sauvez-vous! sauvez-moi!... Il en est temps encore. Prenez ces diamants, et passez la frontière. » Rocky n'y comprend rien d'abord, mais tout s'explique. Le domino vert avait été envoyé par les ennemis de la marquise au capitaine de Reissweick, son favori secret. On espérait qu'il ne résisterait pas à la tentation de la compromettre publiquement. La marquise avait éventé la conspiration; mais, d'autre part, le domino était tombé aux mains des cent-suisse, qui l'avaient employé dans un intérêt fort peu érotique. Rocky se montre discret et adroit, et la favorite le récompense par la main de sa camériste et une dot de dix mille francs.

Sous le règne d'une Charte où tous les Français sont égaux devant la loi, il n'est pas défendu aux comtes, marquis et princes, de cultiver l'art et la littérature avec succès. Il serait même à désirer que les comtes pussent faire souvent des comédies écrites et défendues avec esprit, goût et mesure.

On assure donc que la musique du *Cent-Suisse* a été écrite par un prince. Rien ne prouve le contraire; nous n'y avons rien trouvé qui blessât les lois et fût de nature à empêcher l'audition.

— A. SPEERT.

OPÉRA : Mlle Lucile Grahn et Mlle Pauline Leroux. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : *La Maréchale d'Anvers*, de M. de Vigny. — VARIÉTÉS : *Les Deux Systèmes, les Paveurs*. — PALAIS-ROYAL : *Iphtigène, Corinthe*. — GAITÉE : *La Guerre d'Indépendance*. — AMBIGU-COMIQUE : *L'Honneur d'une Femme*. — Représentation extraordinaire à Versailles. — Café-Spectacle.

*Mademoiselle Lucile Grahn et Mademoiselle Pauline Leroux.* — Oh! la fâcheuse nouvelle! on dit qu'un père cruel, faisant valoir son autorité, veut nous enlever mademoiselle Lucile Grahn, charmante mineure, qui s'est engagée sans son consentement à notre Académie Royale de Musique! Eh quoi! n'est-ce donc pas assez du regret que nous avons d'être privés momentanément, par ordre des médecins, de la présence de cette légère danseuse qui nous avait fait oublier Mlle Taglioni? Faut-il concevoir encore des craintes pour l'avenir? Paris laissera-t-il Copenhague ressaisir cette Walkyrie du Nord? Mlle Lucile Grahn a du malheur; au moment où s'appréteait pour elle un éclatant triomphe, où le départ de Mlle Fanny Elssler lui laissait la royauté de l'Opéra, son aile de sylphide s'est brisée, et son genou a touché douloureusement la terre. Elle est clouée, hélas! depuis quelques mois, sur son canapé, oui, clouée comme un papillon que la malice d'un enfant a arrêté dans son essor. Pauvre fille! elle leve tristement ses beaux yeux bleus au ciel, son front si pur se rembrunit, sa taille si svelte s'affaïsse; elle soupire, elle appelle de tous ses vœux l'heure où le mauvais génie qui la tient captif viendra sa liberté, où son pas aérien s'élançera sur la scène, et voilà qu'un père imagine de retarder encore ce moment. Cela est exorbitant! Est-ce que les danseuses devraient avoir des pères? Les sylphides ne naissent-elles donc plus au sein des fleurs? A voir Mlle Lucile Grahn, on croirait qu'elle a dû être cueillie dans le calice d'une rose blanche, par une belle matinée de printemps.

Une heureuse nouvelle qui peut consoler Mlle Grahn, non pas du désagrément d'être mineure et soumise encore à l'autorité paternelle, mais de la fâcheuse situation de son genou, c'est qu'une de nos plus aimables danseuses, qui, comme Achille, hélas! n'était pas invulnérable au talon, Mlle Pauline Leroux, après avoir été dix-huit mois éloignée de la scène, va faire sa rentrée dans le *Diable amoureux*. Le docteur Lisfranc, qui est aussi le médecin de Mlle Grahn, a opéré cette cure merveilleuse, et nous le signalons à la reconnaissance du public. Quel bonheur, en effet, de revoir cette délicate personne si souple et si légère, et dont la danse toute française est pleine à la fois de décence et de volupté! Mlle Pauline Leroux appartient avant tout au monde où nous vivons; elle a toutes les qualités de la femme, mais de la femme charmante, qui touche à l'idéal par la grâce exquise. On raconte des choses inouïes sur les travaux auxquels elle s'est livrée pour retrouver, après un si long et si



# L'ARTISTE,

JOURNAL DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

2<sup>e</sup> SÉRIE — TOME V. — 25<sup>e</sup> LIVRAISON.

**AVIS.** — Un accident arrivé aux épreuves de la gravure de *l'Inondation en Valais*, nous a forcé de remplacer cette gravure par l'eau-forte de M. L. LEROY : *Vue d'un Cimetière de Normandie*, qui a paru avec la 24<sup>e</sup> livraison.

## SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 21 JUIN 1840.

### LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

MONT DE REDOUTÉ, par M. J. JANIN.  
L'ORANGERIE DE LOUVRE, Exposition de l'Académie de l'Industrie, par M. A. HOUSSAYE.  
LES DÉLICES DE SPA, par M. ""  
HISTOIRE NATURELLE DES PAPILLONS.  
THÉÂTRES. — ACADEMIE ROYALE DE MUSIQUE, débuts de Marié, Fernand Cortez. — Opéra Comique, première représentation du *Cent-Suisse*, par M. A. SPECHT.  
Mlle Lucile GRAUN. — Mlle Pauline LEROUX. — THÉÂTRE-FRANÇAIS, *la Maréchale d'Ancre*. — PALAIS-ROYAL. — VARIÉTÉS. — GAITE. — AMBIGU-COMIQUE. — Représentation extraordinaire à Versailles. — Café-Spectacle, par M. H. LUCAS.

### GRAVURES.

Vue du CHATEAU D'ARQUES à DIEPPE, gravée par M. A. LEPETIT, d'après M. PAUL HUET. (Salon de 1840.)  
HARLEY, LE MENDIANT ET SON CHAÎN, gravés par M. VARIN, d'après M. REVEL. (Salon de 1840.)

## SOMMAIRE DU PRÉCÉDENT NUMÉRO.

### LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

VENTE DE LA GALERIE DES TABLEAUX DE S. A. R. MOISSISSON DE L'ÉCARTÉ.  
ACADÉMIE-FRANÇAISE, par M. E. C.  
UN FEU DE TOUJ, par M. ""  
ÉMILE, par ÉMILE DE GIRARDIN, par M. E. BERGOUNOUX.  
LA PHYSIOLOGIE DE TABAC, par M. A. H.  
THÉÂTRES. — THÉÂTRE-FRANÇAIS : *Le Légataire Universel*; débuts de M. RICHÉ; Mlle DENAIN;  
Mlle DOZE; Mlle Hogorine LAMBERT; par M. H. LUCAS.

### GRAVURES.

UN PHILOSOPHE, eau-forte, par M. PENGUILLY-L'HARIDON.  
INONDATION DU VALAIS EN 1814, gravé par M. P. GIRARDET d'après M. GUYON. (Salon de 1840.)

## Conditions de l'Abonnement :

L'ARTISTE paraît tous les dimanches. — Chaque numéro contient environ deux feuilles de texte, et une gravure ou deux lithographies par les artistes les plus distingués.

	PARIS.	DÉPARTEMENTS.	ÉTRANGER.	
Trois mois.....	15 fr. »	17 fr. »	19 fr. »	avec gravure sur papier blanc.
Six mois.....	30 »	34 »	38 »	
PRIX :				
Trois mois.....	20 »	22 »	24 »	avec gravure sur papier de Chine.
Six mois.....	40 »	44 »	48 »	

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> janvier, avril, juillet et octobre de chaque année.  
Les livraisons de chaque semestre formeront un volume.  
Après la publication, le prix de chaque volume sera augmenté de 25 pour cent.

Nous prions MM. les Abonnés de province, à qui le journal ne parviendrait pas exactement, de réclamer le numéro manquant à la poste de leur département; nous collationnons toutes nos bandes avec soin, et nous avons la certitude que le départ de Paris se fait avec régularité.

Toutes demandes, réclamations, dessins, articles ou envois, doivent être adressés à M. Delaunay, directeur de l'ARTISTE, rue de Seine-Saint-Germain, 39, à Paris.